

Dans les coulisses d'une création théâtrale 2 / 4 À MottAttoM, le gîte rural du futur prend forme

Confinement, Acte II. Les répétitions de «Salvaje» vont bon train, mais sans l'assurance de livrer le spectacle au public comme prévu.

Katia Berger

À cause de l'intrication législative qu'entraîne la recrudescence de la pandémie, représentations et répétitions théâtrales ne sont plus logées à la même enseigne. Si les théâtres ont fermé leurs portes au public depuis le début du mois, les salles où planchent les compagnies restent accessibles à un maximum de 15 personnes, soumises évidemment aux mesures sanitaires en vigueur. Rien n'empêche ainsi Camille Giacobino et ses trois comédiens de continuer à se retrouver à l'étage de MottAttoM, avenue Giuseppe-Motta, où nous les avons quittés en octobre. Ni d'avancer, machette en main, dans le débroussaillage de «Salvaje» («Sauvage»), la pièce qu'ils espèrent créer prochainement sur la scène du Pitoëff.



Malgré la situation sanitaire, Camille Giacobino et ses trois comédiens se retrouvent régulièrement à l'étage de MottAttoM.

Plus précisément le 3 décembre, quatre jours après le terme officiel des nouvelles ordonnances...

Depuis notre première visite, bien des choses ont changé. Le texte de «La Fissure, tête-à-tête avec des bêtes sauvages», coécrit par les Andalous Gracia Morales et Juan Alberto Salvatierra, s'est vu taillader ici ou là par la metteuse en scène: «On aura une autre fin – on va s'éloigner du recommencement cyclique pour inventer une destruction de l'humanité qui passe par un retour à l'état sauvage et une hybridation interspèce!» D'ailleurs, les pages imprimées, on ne les consulte plus physiquement sur le plateau. Les méthodes mnémotechniques de Frédéric Polier, Étienne Fague et Camille Figueroa portent diversement leurs fruits, la fille du trio se détachant comme la «première de classe, elle connaît même nos répliques» – admettent ses confrères –, tandis que le bonhomme Fred vante une technique dite «des rébus», qui l'aide à mémoriser les dialogues en les traduisant sous forme de petits dessins griffonnés sur une feuille volante. Ayant quant à eux parfaitement intériorisé la partition, les corps expriment déjà au quart de tour l'énergie qui colle à chacun des personnages, à chaque rebondissement d'une narration tout sauf linéaire. Le métier permet des miracles.

Les voyelles du rire

Déjà à ce stade, ils sont quelque peu malmenés par les costumes, ces corps, même si les toilettes se limitent pour l'instant à des talons vertigineusement hauts pour tous, casquette et lunettes noires en prime pour Polier. Les cornes dont seront affublés les acteurs dans l'une des scènes de la pièce n'ont pas encore été reçues, et les épidermes ne sont pas systématiquement soumis au badigeon bleu – trois nuances différentes – qui sera leur lot face au public. Malgré ces entraves, l'agilité, la maîtrise, l'éloquence des membres, quelles que soient les morphologies, sont d'ores et déjà un acquis. Y compris quand il s'agit, en délicate posture, de roder les rires successivement en «ha», en «ho» ou en «hé» qui scanderont tel échange du tac au tac. Ou dans cette séquence d'une choré futuriste exécutée à deux, le cul sur un banc, et qui enchaîne à vive allure grimaces, battements de mains, torsions de tronc et autres doigts agités sur le sommet du crâne. Pour la musique, il faudra se contenter cette fois d'un enregistrement sur smartphone: Graham Broomfield s'est précisément cloisonné dans son studio pour peaufiner l'univers sonore de la pièce – dont les pas assourdissants d'un tyrannosaure qui menace.

On a en revanche, très progressivement, une idée du décor à venir. «Les meubles intégralement transparents, commandés en Italie, vont arriver cette semaine... de Munich!» assure Camille Giacobino. En attendant, table, chaises et canapé ordinaires remplissent leur office. Disposés symétriquement au milieu d'un espace bordé de hautes tiges verticales, ils dictent leurs mouvements à Étienne, Camille et Frédéric, lesquels, tantôt, basculent, piétinent ou trébuchent autour de ces points fixes. Quelques bouées roses ou dorées éparées illustrent encore l'idée qu'on se fait en 2100 du règne animal.

On va inventer une destruction de l'humanité qui passe par un retour à l'état sauvage et une hybridation interespèce!»

Camille Giacobino, metteure en scène

Directrice d'acteurs exigeante et attentive, Camille Giacobino tentera un premier filage d'ici une dizaine de jours – «forcément une catastrophe», prévient-elle. Plusieurs suivront jusqu'à la première. Dans la phase actuelle, elle se concentre sur les «transitions à fluidifier», d'autant plus que le récit avance par virages serrés, sinon par tête-à-queue. Les scènes 3 et 4, par exemple, basculent, sitôt la nuit tombée, de l'humour potache à l'effroi le plus irrationnel. «Nico, Thomas et Lucie sont brusquement vidés de toute faculté de défense. Isolés dans leur gîte rural, ils sont tétanisés par l'angoisse, et croient vivre la fin du monde»: cette soudaineté est l'impression à communiquer au spectateur selon l'artificière. L'effet de surprise dépendra des remarques qu'elle distribue aujourd'hui à ses interprètes – Étienne les note scrupuleusement dans un calepin en fin de journée.

L'atmosphère inquiétante de la comédie ne serait-elle pas épaissie avec les contraintes dictées par la nouvelle flambée de cas de Covid? «On ne peut pas s'empêcher d'y penser quand Lucie s'écrie «On ne peut pas se rapprocher? On ne peut plus se toucher la main?» juste après que le fracas a retenti», acquiesce Camille Figuerio. Son homonyme abonde: «Au premier confinement, je me suis presque réjouie pour la nature qu'elle soit tôt ou tard débarrassée de l'humain. Maintenant que le danger grandit, je comprends que nous n'aurons vraiment pas d'avenir si nous ne changeons pas radicalement, et rapidement, nos comportements!»

Publié: 06.11.2020, 10h30